

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Chapitre X.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE X.

Campagne de 1759.

LES armées du prince Ferdinand de Brunswic et de S. A. R. le prince Henri ouvrirent les premières cette campagne. L'armée du roi, retenue sur les frontières de la Marche et de la Silésie, par le voisinage des Russes en Pologne, ne pouvait pas entreprendre d'expéditions, qui l'auraient écartée d'une ligne de défense de laquelle il y avait du risque à s'éloigner; et les Autrichiens différaient leurs opérations, pour donner aux Russes le temps de se mettre en campagne; ce qui retardait ordinairement le mouvement des troupes jusqu'à la fin de juillet.

Les Français agissaient sans alliés, l'armée du prince Ferdinand n'avait qu'un ennemi à combattre; de sorte qu'ils se mettaient en action aussi-tôt que leurs arrangemens étaient pris, et qu'ils le jugeaient à propos. Cette année M. de Contades reçut le commandement de l'armée française, et M. de Broglio, qui commandait sous lui, se tenait à Francfort, d'où il avait l'œil sur les troupes jusqu'à l'arrivée du maréchal. Un corps mêlé d'Autrichiens et de troupes des cercles, aux ordres de M. d'Arberg, s'avança en Thuringe, où il donna de la jalousie au prince Henri et au prince Ferdinand. S. A. R. et le prince de Brunswic concertèrent ensemble une entreprise, pour déloger ces troupes voisines qui les importunaient. M. de Knobloch fut commandé de la part des Prussiens, et M. d'Urf de celle des

- alliés pour exécuter ce projet. M. de Knobloch prit Erfurt, et fit quelques centaines de prisonniers dans ces environs. M. d'Urf chassa l'ennemi au-delà de Vach et reprit Hersfeld. A peine les Prussiens et les alliés se furent-ils retirés, que les Autrichiens et les troupes des cercles, revenant sur leurs pas,
- 24 mars. reprirent leur première position. Ce mouvement déplut au prince Ferdinand : pour éloigner ces troupes du voisinage de la Hesse, il porta toute la gauche de son armée sur Cassel, et s'avança de-là par Melfungen à Hersfeld. Le prince héréditaire entra dans la principauté de Fulde, d'où il pénétra en Franconie ; il prit Meinungen, Wafungen, et défit trois régimens autrichiens qui se trouvaient dans ces environs. M. d'Arberg s'approcha de lui et l'attaqua dans son camp de Wafungen. Après un combat de six heures, les Autrichiens et les troupes des cercles furent repoussés, et obligés de fuir jusqu'en Thuringe. Alors le prince Ferdinand rassembla tous ses détachemens à Fulde ; son dessein était de détruire les magasins que les Français avaient à Fritzlar, à Hanau et dans ces environs, pour retarder, et peut-être même empêcher les opérations qu'ils méditaient de faire en Hesse ; il prit le chemin de Francfort, et surprit en marche plusieurs détachemens français, qui, ne pouvant se sauver, se rendirent prisonniers de guerre. En approchant de
13. Bergen, il crut n'y trouver que quelques bataillons qui, trop faibles pour lui résister, seraient obligés de se retirer, ou de mettre les armes bas, s'ils étaient assez téméraires pour l'attendre. Dans le temps qu'il les faisait charger, M. de Broglie parut sur la

hauteur derrière ce village, avec les brigades qu'il avait rassemblées des quartiers les plus voisins. L'attaque des alliés fut repoussée. Le prince d'Ysenbourg, qui la commandait, y perdit la vie. Le prince Ferdinand se trouva dans la nécessité de soutenir une affaire qui était engagée; il emporta à la vérité le bas du village de Bergen, mais la partie supérieure bien fortifiée lui opposa des obstacles insurmontables. Les troupes françaises chargèrent en même temps les alliés à propos et les contraignirent à lâcher prise. Les Saxons, qui se trouvaient dans cette armée de M. de Broglie, voulurent poursuivre les troupes; le prince Ferdinand s'en aperçut; il les fit attaquer par sa cavalerie, qui en détruisit une partie, et leur fit quelques centaines de prisonniers: pendant le reste de la journée on se canonna réciproquement. Le prince Ferdinand voyant que son coup était manqué, se retira la même nuit vers la Hesse, sans que M. de Broglie l'inquiât. M. du Blaisel le suivit et entama dans cette retraite l'arrière-garde d'une des colonnes de l'armée; il s'y comporta si bien, qu'il fit prisonniers 200 dragons prussiens de Finckenstein.

Pendant ce temps-là le prince Henri avait exécuté avec plus de succès un dessein pareil qu'il avait formé sur la Bohême. Il entra dans ce royaume par Péterswald, sans y rencontrer une grande résistance. M. de Hullen, qui pénétrait avec la seconde colonne par le Basberg, y trouva l'ennemi retranché. Sa cavalerie prit le chemin de Priesnitz, qui le mena à dos des Autrichiens. Elle les attaqua à revers, tandis que l'infanterie prussienne entamait le front du

retranchement. Tout ce corps de M. Renard, consistant dans le régiment d'Andlau, de Kœnigseck et mille croates, faisant 2500 têtes, fut pris sans qu'il en échappât personne. Après cette belle action, M. de Hulfen s'avança sur Saatz, où il ruina un des plus considérables magasins de l'ennemi. S. A. R. se porta en même temps sur Budin; elle fit détruire toutes les provisions et tous les amas que les Autrichiens avaient rassemblés dans ces contrées, et après avoir ainsi rempli le but de ses opérations, elle ramena ses troupes en Saxe. Ce prince résolut peu après de porter un coup semblable aux troupes de l'Empire, afin de les éloigner des frontières de la Saxe. Cette entreprise fut concertée avec les alliés. Il rassembla son corps à Zwickau, d'où M. de Finck fut détaché sur Adorf, afin de donner aux ennemis des appréhensions pour la ville d'Eger. S. A. R. marchant à Hof, en détacha M. de Knobloch par Saalbourg vers Cronach. Les troupes des cercles, déconcertées par ce mouvement, quittèrent leur camp avantageux de Munchsberg; les Prussiens l'occupèrent et firent nombre de prisonniers en différentes rencontres. M. de Finck alors se porta sur Weisstadt, pour couper à M. de Maquière la communication avec les troupes des cercles, ce qui rejeta ce général autrichien dans le haut Palatinat, d'où il joignit ensuite, auprès de Nuremberg, l'armée de l'Empire. M. de Finck le suivit et lui prit 400 prisonniers en différentes occasions. L'armée prussienne se campa proche de Bareuth; M. de Meinecke força le général Riedéfel, proche de Cronach, à se rendre prisonnier avec 900 hommes qu'il commandait. Ce désastre

Mai.

précipita la retraite des troupes des cercles, que le prince de Deuxponts ramena à Nuremberg. S. A. R. n'ayant alors aucun ennemi en tête, envoya M. de Knobloch dans l'évêché de Bamberg, où il détruisit tous les magasins qu'on y avait formés pour l'armée de l'Empire. Après avoir ainsi rempli son projet, S. A. R. ramena ses troupes en Saxe vers le commencement de juin. Les Autrichiens avaient profité de l'absence des Prussiens, pour y faire une incursion. Un général Gemmingen, qui s'était établi près de Wolkenstein, y fut attaqué et battu par M. de Schenkendorf. M. de Brentano vint au secours de l'autrichien; mais ayant été aussi mal reçu que M. de Gemmingen, il se retira en Bohême avec précipitation. Cette expédition de S. A. R. fit perdre dans un mois, aux troupes de l'Empire, tous leurs magasins, 60 officiers et trois mille hommes. Du côté des alliés, le prince héréditaire s'était avancé dans l'évêché de Wurzburg à la tête de douze mille hommes; il fit 300 prisonniers sur les Autrichiens dans cette incursion, après laquelle il vint rejoindre le prince son oncle en Hesse.

Les Français ne commencèrent leurs opérations que sur la fin de mai. M. de Contades passa le Rhin à Cologne; il se joignit le 2 de juin à M. de Broglie proche de Gießen, et laissa M. d'Armentières aux environs de Wéfel, avec un détachement de vingt mille hommes. Le prince Ferdinand s'était retiré à l'approche de ces troupes, d'abord à Lippstadt, ensuite à Hamm, où il rassembla tous les régimens qui avaient hiverné dans l'évêché de Munster, à l'exception de la garnison de cette ville. M. d'Imhof

était demeuré jusqu'alors à Fritzlar; sur ce qu'il eut vent que M. de Contades d'un côté, M. de Broglio d'un autre, et les Saxons d'un troisième s'avançaient sur lui, il se replia sur Lippstadt. Les Français trouvant la Hesse vide de troupes, s'emparèrent de Cassel, de Munden, de Beverungen, où ils prirent la plus grande partie des magasins des alliés. M. de Contades ayant poussé de-là sur Paderborn, le prince Ferdinand s'avança vers lui et vint se camper à Rittberg. La perte de tous ses magasins l'obligea d'en assembler de nouveaux, et il choisit Osnabruck pour le lieu de son dépôt principal. Cependant le dessein des Français était de couper les Allemands du Wéser. M. de Contades alla se camper aux sources de l'Ems, d'où il se rendit à Bielefeld et Herford, et plaça le corps de M. de Broglio à Oerlinhausen; de-là ce dernier s'approcha de Minden. Il surprit la ville en plein jour et y fit 1500 prisonniers. Ce contre-temps obligea le prince Ferdinand, qui était à Ravensberg, de se replier sur Osnabruck; il y fut joint le 8 par le corps de M. de Wangenheim, qui jusqu'alors avait tenu tête à M. d'Armentières. Ce général français ne trouvant personne en chemin, tenta d'emporter Munster l'épée à la main; ayant manqué son coup, il y procéda en règle, la tranchée fut ouverte, et la ville se rendit le 25.

Juillet.
20.

De son côté M. de Contades vint camper avec toute son armée près de Minden; il occupa la rive gauche du Wéser, et plaça M. de Broglio sur la droite. Le prince Ferdinand, après avoir gagné les bords de ce fleuve, le remonta aussi-tôt, pour s'opposer aux ennemis. Il déboucha le 29 dans les plaines

plaines de Minden, étendant son armée entre Hille et Frédewalde, où il fut joint par le général Drèves, qui venait de reprendre Brème sur les Français. Il fit fortifier le village de Tonhausen à un quart de mille de la gauche de son armée, espèce de piège qu'il tendait à M. de Contades, trop bien posté pour qu'on pût brusquer une attaque sur son camp, et dont le prince ne pouvait tirer raison qu'en l'engageant dans une mauvaise affaire. D'un autre côté, pour causer des inquiétudes aux Français, il leur envoya à dos le prince héréditaire, qui, s'approchant de Gohfeld, y trouva le duc de Brissac à la tête d'un détachement de six mille hommes. M. de Contades s'empressant à remplir les desirs du prince Ferdinand, se conduisit comme s'il avait reçu des instructions de la part de ce prince. M. de Broglio, avec son détachement, passa le Wéser et joignit l'armée; on prépara des débouchés sur le marais qui couvrait l'armée alliée, et enfin on l'attaqua le premier d'août. Ce village de Tonhausen, que le prince Ferdinand avait fait retrancher, était garni de 12 bataillons, défendus par deux grosses batteries, et soutenus par 20 escadrons qui campaient à peu de distance derrière l'infanterie. Le gros de l'armée alliée campait à un petit demi-mille de-là, comme nous l'avons dit, derrière les bois de Hille. Par une sage précaution, le prince avait préparé ses chemins et ses communications de manière qu'au premier mouvement des Français il pouvait marcher à eux sans rencontrer d'empêchement, et tandis qu'ils attaqueraient le village, les charger à son tour. M. de Contades déboucha dans la plaine à la pointe du jour, M. de Broglio com-

Août.

mandait l'avant-garde destinée à l'attaque du village. L'armée française prit une position trop éloignée de son avant-garde pour être à portée de la soutenir : elle appuya son aile droite au Wéser, et sous la forme d'une potence, sa gauche se repliait en faisant un coude à ce marais qu'elle venait de passer. M. de Broglio, à l'approche de Tonhausen, vit les douze bataillons que M. de Wangenheim y mettait en bataille ; il prit ce général et ces troupes pour l'armée entière du prince Ferdinand ; il demeura quelque temps indécis, et fit enfin demander de nouveaux ordres à M. de Contades ; l'occasion s'échappa, le temps se perdit, le prince Ferdinand arriva avec l'armée ; au lieu d'aller au secours de M. de Wangenheim, il forma ses troupes vis-à-vis de cet angle que faisait l'armée française. M. de Contades lui opposa un corps de cavalerie ; mais l'ardeur et la fougue de l'infanterie anglaise l'emporta. Elle attaqua la cavalerie française et la mit en déroute ; de-là elle se porta tout de suite sur l'infanterie française ; le prince Ferdinand n'eut que le temps de la soutenir par d'autres brigades ; enfin les Français prirent la fuite et les alliés se formèrent sur le terrain qu'ils venaient d'abandonner. Tandis que la fortune se déclarait pour le prince Ferdinand, M. de Broglio attaquait mollement le village de Tonhausen ; il y eut en même temps deux charges de cavalerie dans cette partie, qui tournèrent toutes deux à l'avantage des alliés. La déroute de la gauche des Français, la fuite de cette cavalerie jointe au peu de succès qu'avaient eu les attaques du village, déterminèrent l'ennemi à quitter le champ de bataille ; ce qui se fit

avec beaucoup de confusion et de désordre. Le prince héréditaire battit le même jour M. de Brissac à Gohfeld , et occupa , en le poursuivant , un passage proche du Wésér , qui coupait aux Français les chemins des pays de Waldeck et de Paderborn. Ce coup fut aussi décisif que la bataille , parce que l'armée française , environnée par les alliés près de Minden , à la rive gauche du Wésér , fut obligée de repasser ce fleuve et de prendre le chemin de Cassel , le seul qui lui restât. M. d'Armentières , qui avait jusques-là ferré de près Lippstadt , enleva le blocus ; il détacha dix bataillons pour Wésel ; avec les douze autres il accourut à Cassel , où il se joignit à l'armée qui venait d'être battue. Le lendemain de la bataille Minden se rendit au vainqueur ; les Français perdirent au-delà de 6,000 hommes dans cette affaire , dont trois mille furent faits prisonniers. Pour profiter de cet heureux événement , le prince Ferdinand s'avança vers Munden , tandis que le prince héréditaire passa le Wésér à Rinteln à la tête de vingt mille hommes ; il y eut une affaire sérieuse d'arrière-garde à Munden , où M. de St. Germain , par sa bonne conduite , sauva le bagage de l'armée française. Le prince Ferdinand se tourna ensuite du côté de Paderborn , et M. d'Urf prit à Detmold l'hôpital ambulant des Français , avec 800 hommes qui l'escortaient. A l'approche des alliés de Stadtberg , le duc de Chevreuse et M. d'Armentières se replièrent sur Cassel , et les alliés ayant tourné de-là vers la principauté de Waldeck , M. de Contades s'imagina que ce mouvement indiquait une intention du prince Ferdinand

17.

de couper les français du Mein. Sur cette supposition il quitta brusquement Cassel, où il laissa une faible garnison, et se campa à Marbourg. Un partisan des alliés, nommé Freytag, s'approcha de cette capitale, et la reprit par capitulation. Le prince Ferdinand était alors à Corbach; il fit avancer le prince héréditaire à Wolfshagen et détacha le prince de Holstein à Fritzlar. Ces mouvemens achevèrent de dérouter M. de Contades; se croyant perdu, il

24. évacua la Hesse. Le prince Ferdinand le suivit à Ernsthausen; un de ses détachemens prit le même jour trois cents français dans la forteresse de Ziegen-

28. hain. Les ennemis s'étaient postés à Amœnebourg sur l'Ohm; ils avaient le corps de Fischer derrière la Lahn; le prince héréditaire le battit. En même temps son oncle s'étant avancé à Wetter avec l'armée, ce jeune héros se porta derrière les ennemis à Nieder-

Sept. Weymar. Cela fit perdre la tramontane à M. de Broglio, qui se retira à Giessen et abandonna Marbourg. Cette ville fut prise par le prince de Bévern, avec la garnison de neuf cents hommes qui l'avait défendue. Cette suite d'heureux succès mit le prince Ferdinand à portée de s'avancer à Crofdorf. Il n'y avait que la Lahn qui séparât les alliés et les Français. Ces derniers retranchèrent leur camp et portèrent M. de Broglio à Wetzlar. Le prince Ferdinand lui opposa M. de Wangenheim pour l'observer. Les malheurs qu'avait essuyés M. de Contades, en dégoutèrent la cour; elle le rappela, et M. de Broglio, déclaré maréchal de France, prit le commandement de l'armée.

Tandis que les Allemands et les Français cam-

paient opiniâtrément sur les bords de la Lahn les uns vis-à-vis des autres ; le prince Ferdinand travaillait sur ses derrières à chasser les ennemis de l'évêché de Munster. Il avait envoyé M. d'Imhof en Westphalie pour assiéger Munster ; mais à peine ouvrait-il la tranchée devant cette place, qu'il fut obligé d'en lever le siège. M. d'Armentières avait quitté en hâte l'armée française, avait passé le Rhin à Wéfel, accourant au secours de Munster. Des renforts joignirent M. d'Imhof, qui se trouvant en état d'entreprendre quelque chose, recommença le siège. M. d'Armentières s'en approcha de nouveau, dans le dessein d'attaquer les Allemands ; mais soit qu'il crût l'entreprise trop difficile, soit qu'un échec que souffrit un de ses détachemens le décourageât, il se retira derrière la Lippe, et la ville se rendit à M. d'Imhof par capitulation.

Octobre.

12.

L'amour-propre de la nation française lui avait fait attribuer les désavantages qu'elle essuyait dans la guerre d'Allemagne, au peu de supériorité que son armée avait en nombre sur celle des alliés. La cour, qui pensait à peu-près de même, pour obvier à cet inconvénient, venait d'engager le duc de Wurtemberg à lui fournir 12,000 hommes, moyennant un subside que la France lui payerait en sel. Le duc se mit lui-même à la tête de ses troupes ; il s'en était réservé le commandement, et pour ne point être confondu dans la foule des généraux d'une grande armée, pour ne point servir sous un maréchal de France, ce qu'il jugeait contraire à sa dignité, il avait stipulé que sa personne et ses troupes ne seraient employées qu'en détachemens. Ce prince arriva

en Franconie avec son corps au mois d'octobre. M. de Broglie, qui ne pouvait pas l'employer comme il aurait voulu, l'envoya dans le pays de Fulde, d'où les alliés tiraient une partie de leur subsistance; l'approche des Wirtembergeois déranger les livraisons du pays. Ces troupes isolées présentaient aux alliés une trop belle occasion, pour qu'ils n'en profitassent pas. Le prince héréditaire partit à tire d'aile de l'armée; il se présenta devant les portes de Fulde au moment où personne ne s'y attendait. Le duc avait préparé, pour ce jour, un bal qui fut dérangé. Etonné de la présence d'un ennemi aussi vigilant, qui ne lui donnait pas le temps de rassembler ses troupes, il se retira vers le Mein avec sa cavalerie. L'arrière-garde d'infanterie, qui se préparait à la retraite, fut chargée et poussée vivement par le prince héréditaire, qui en fit 1200 hommes prisonniers. Ce ne fut pas le dernier exploit de ce jeune héros; nous aurons encore lieu de parler de lui dans le récit de la campagne de Saxe.

Déc. Les Français avaient tenu cette année la campagne plus long-temps qu'à l'ordinaire. La saison, trop opposée aux entreprises militaires, les obligea de quitter leur camp le 8 de décembre; après quoi ils se retirèrent à Francfort. Le prince Ferdinand, après avoir mis le blocus devant Gießen, fit entrer ses troupes en quartiers, ayant réparé, par sa valeur et par son habileté, toutes les injustices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne; et les alliés se trouvèrent, à la fin de cette année, en possession de toutes les places et de

toutes les provinces qu'ils avaient occupées avant la déclaration de la guerre.

Il s'en fallut beaucoup que la campagne du roi prit un tour aussi heureux ; ce fut peut-être la plus funeste de toutes. C'en aurait même été fait des Prussiens , si leurs ennemis , qui savaient vaincre , avaient su de même profiter de leurs victoires. Nous avons rapporté les raisons qui forçaient le roi à la guerre défensive. Contenu par l'armée du maréchal Daun , qui se tenait en Bohême sur les frontières de la Silésie , il médita une entreprise sur les magasins que les Russes formaient aux environs de Posen. Si ce projet avait réussi , il aurait retardé les opérations des ennemis ; et gagner du temps , c'était tout gagner. L'armée du roi s'approcha vers le milieu de mars des montagnes de Schweidnitz ; elle fut mise en cantonnemens dans ces longs villages qui vont de Landshut à Friedland. M. de Fouquet demeura avec son corps à Neustadt en haute Silésie. M. de Wobersnow , qui avait été envoyé avec un détachement dans le palatinat de Posnanie , y ruina quelques magasins que les Russes commençaient à former. L'expédition s'étant faite de trop bonne heure , déranger peu les ennemis dans les mesures qu'ils voulaient prendre. Il ne se passa rien d'important sur les frontières de la Bohême. M. de Laudon , qui se tenait à Trautenau , sans cesse en mouvement , donna des alertes aux postes avancés , mais sans succès ; une seule entreprise réussit aux Autrichiens. M. de Beck attaqua le bataillon de Duringshofen à Greiffenberg ; il lui coupa la retraite avec sa cavalerie , et après une

Campa-
gne du
roi.

Mars.

vigoureuse défense, ce bataillon fut contraint de mettre les armes bas. Sur la fin du mois M. Deville, qui commandait en Moravie, entra en force dans la haute Silésie; M. de Fouquet, dont le corps était trop faible, lui abandonna Neustadt, et prit une position avantageuse à Oppersdorf. Le roi se flatta que ce mouvement de M. Deville lui fournirait l'occasion de battre l'ennemi en détail et d'abîmer entièrement ce corps. Il fit filer secrètement des troupes à Neisse dans cette intention, et s'y rendit lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher cette manœuvre à l'ennemi, elles furent inutiles. Le clergé catholique et les moines, ennemis secrets des Prussiens, qu'ils traitaient d'hérétiques, trouvèrent le moyen d'avertir M. Deville de la marche des troupes, et le jour même que le roi vint à Oppersdorf, ce général autrichien se retira à Ziegenhals. Tout ce qu'on put faire se réduisit à engager une affaire d'arrière-garde avec les pandours qui étaient encore en marche; la cavalerie les entoura dans des rochers escarpés, peu propres aux manœuvres des gens de cheval; cependant cette troupe, forte de 800 hommes, fut ou prise, ou passée au fil de l'épée. Les Autrichiens, loin de s'arrêter à Ziegenhals, continuèrent leur retraite jusqu'en Moravie, et le roi ne trouvant plus, dans ces environs, d'objet qui exigeât sa présence, retourna joindre son armée à Landshut.

1 mai. Le maréchal Daun venait d'arriver en Bohême; il établit son quartier à Munchengrätz. Les deux armées demeurèrent tranquilles dans leur position jusqu'au 28 de juin, que les Autrichiens prirent le

camp de Jaromirz , d'où ensuite ils passèrent en Lusace et vinrent s'établir à Marckliffa. Le roi , 6 juillet
qui était dans le camp de Landshut , détacha quelques bataillons qui , par Schatzlar , pénétrèrent en Bohême ; ils s'approchèrent de Trautenau , et le major Quintus défit un corps de pandours aux environs de Prausnitz. M. de Seidlitz fut envoyé à Lœhn , pour observer les mouvemens du maréchal Daun. M. de Fouquet reçut ordre de quitter la haute Silésie , pour relever l'armée du roi du poste de Landshut , qu'il aurait été dangereux de laisser vide. Dès qu'il arriva , le roi , en deux marches , gagna le camp de Schmuckseifen , un des plus forts de la Silésie. M. de Seidlitz avait été attaqué la veille par Laudon ; ce partisan fut battu ; il perdit 150 hommes et pensa être fait prisonnier. Cependant la cour lui confia un corps de 20,000 hommes , destiné à se joindre aux Russes dès que l'occasion s'en présenterait. Le maréchal Daun le posta sur les hauteurs de Lauban , précisément à l'endroit où il avait été si mal reçu l'année précédente par l'arrière-garde du roi. Cette position fut choisie pour lui donner quelque avance sur les Prussiens , lorsqu'il recevrait l'ordre de se joindre aux Russes. Ces vues des Autrichiens n'étant pas difficiles à pénétrer , le roi fit observer ce partisan par deux corps de cavalerie , dont l'un , sous M. de Lentulus , fut placé à Lœwenberg , et l'autre , sous le prince de Wirtemberg , à Bunzlan.

Pendant que ces mesures se prenaient vis-à-vis des Autrichiens , on n'avait pas négligé de penser aux Russes. Durant l'hiver Mrs. de Schlabrendorf

et de Hordt les observèrent de Stolpe, par des détachemens qu'ils avaient répandus le long de la frontière de Pologne. Vers le printemps, le comte Dohna quitta le Mecklenbourg et la Poméranie, où il laissa M. de Manteufel avec un petit corps, pour tenir tête aux Suédois. Le comte marcha avec ses troupes à Stargard, d'où il se rendit à Landsberg; il y fut joint par un renfort que S. A. R. le prince Henri lui envoyait de Saxe, aux ordres de Mrs. d'Itzenplitz et de Hulfen. On avait observé que les Russes traversaient la Pologne par détachemens; cela fit naître l'idée d'aller à leur rencontre, pour les battre en détail; la chose était très-possible, si l'on tombait durant leur marche sur une de leurs divisions, avant qu'elle pût être jointe par les autres. Pour exécuter ce dessein, il fallait agir avec activité et avec résolution; mais tout le contraire arriva. Les troupes furent mal menées, les généraux manquèrent de vigilance, tout se fit trop tard, on accumula fautes sur fautes, et cette malheureuse expédition devint comme la source des infortunes dont les Prussiens furent accablés pendant cette campagne. Le comte Dohna partit le 23 de juin de Landsberg; il passa la Warte le 5 de juillet à Obernich. Sa lenteur donna aux Russes le temps de s'assembler à Posen, et les deux armées s'amusèrent à faire des reconnaissances qui ne menèrent à rien. Les Russes firent un mouvement en avant le 14; ils défilèrent proche de l'armée prussienne, mais dans un tel désordre, qu'il n'aurait tenu qu'au comte Dohna d'en profiter, s'il en avait eu la résolution. Ses mesures étaient généralement si mal prises, qu'il

perdit une partie de sa boulangerie et de son parc de vivres par sa négligence ; ce qui l'obligea de se replier sur Zullichau. Le roi , informé de la confusion qui régnait dans cette armée, et de la désunion qu'il y avait parmi les généraux , y envoya M. de Wédel , qui en prit le commandement comme dictateur , quoiqu'il ne fût pas le plus ancien par le grade. Le même soir que M. de Wédel arriva à Zullichau , M. de Soltikow campait à Babimost , d'où il tourna si bien la position des Prussiens durant la nuit , qu'une partie des Russes occupait déjà le défilé de Kay derrière les Prussiens , précisément entre leur camp et le chemin de Crossen , sans que personne s'en fût aperçu , tant le service se faisait négligemment dans l'armée dont M. de Wédel venait de prendre le commandement. M. de Wédel s'assura de cette marche par ses propres yeux ; il alla reconnaître le camp de Babimost , et n'y vit que la queue des colonnes et l'arrière-garde qui suivaient le chemin de Crossen ; il fit d'abord abattre ses tentes , se mit en 23 juin. marche , attaqua les troupes ennemies qui s'étaient établies à Kay , espérant de les battre avant que leur armée pût les joindre ; mais les choses tournèrent autrement. Les Russes étaient bien postés ; on ne pouvait aller à eux que par un front de sept bataillons de largeur , resserré des deux côtés par des marais. Les Russes étaient comme en demi-lune , sur trois lignes , occupant des tertres chargés de sapins. M. de Wédel enfonça leur première ligne ; lorsqu'il voulut attaquer la seconde , son infanterie se trouva exposée à un si grand feu de mitraille , partant de différentes batteries croissantes , qu'elle n'y put résister.

On fit à trois reprises de nouveaux efforts, mais en vain. Le grand mal était que M. de Wédel ne pouvait pas opposer assez de canon à celui de l'ennemi. Il avait perdu du monde, et voyant peu d'apparence de réussir, il ne voulut pas sacrifier le reste inutilement. Il prit la résolution de se retirer; les troupes passèrent le lendemain l'Oder à Tzicherzig, pour se camper à Sawade. Pour les Russes, M. de Soltikow les mena à Crossen. M. de Wédel perdit dans cette journée quatre à cinq mille hommes; il n'est pas apparent que la perte des ennemis ait été considérable, parce que le terrain était à leur avantage. Cet événement acheva de déranger les mesures que le roi avait prises jusqu'alors. Après l'échec que M. de Wédel venait de recevoir, il ne pouvait plus s'opposer, sans de considérables renforts, aux progrès de M. de Soltikow. Francfort et Kustrin étaient en danger par la position que ce dernier avait prise à Crossen, et si dans peu une armée prussienne ne s'approchait de Francfort pour défendre l'Oder, la ville de Berlin se trouvait exposée aux plus grands hasards. L'armée de Silésie n'était pas assez nombreuse pour qu'on pût l'affaiblir encore par de nouveaux détachemens. M. de Fouquet défendait les gorges de Landshut contre M. Deville avec 10,000 hommes; l'autrichien en avait 20,000. L'armée du roi qui campait à Schmuckseifen, était de 40,000 combattans; celle du maréchal Daun de 70,000 hommes. Quelles que fussent ces circonstances, le cas était pressant; il fallait assembler une armée pour couvrir la Marche de Brandebourg. Il y avait tout lieu de supposer que les coups se porteraient de ce

Juillet.

côté, ou bien en Silésie. D'autre part les Autrichiens gardaient des ménagemens pour la ville de Dresde, à cause du séjour qu'y faisait la famille royale. Il était donc à présumer qu'un homme ferme soutiendrait assez de temps cette place pendant l'absence de l'armée, pour qu'elle pût revenir le dégager, s'il était attaqué. Après avoir mûrement réfléchi sur cet article, il fut résolu que le prince Henri viendrait à Sagan avec 16 bataillons et 25 escadrons, auxquels on joindrait le détachement du prince de Wirtemberg, formé de 15 escadrons et de 6 bataillons; que le prince prendrait le commandement de l'armée du roi, comme étant le seul à qui on pût la confier; et que le roi se mettrait à la tête du corps qu'on assemblerait à Sagan, pour le mener incessamment à la défense de ses Etats. Il comptait de s'y faire joindre par M. de Wédel. S. A. R. arriva, pour sa personne, le 28 à Schmuckfeifen, et le roi se rendit le 29 à Sagan. Le Sr. Laudon avait déjà longé dans cette partie les frontières de la Silésie, et quoique le roi le fit observer, les officiers prussiens y furent trompés de la manière suivante. M. de Haddick avait suivi le prince Henri et s'était joint à Sorau avec Laudon. Celui-ci continua son chemin; un régiment de hussards, qui avait toujours été affecté à son corps, demeura avec Haddick. Cela fit croire aux officiers qui allaient à la découverte que le corps de Laudon s'y trouvait en entier, sur quoi le roi marchant à Christianstadt, y apprit qu'on lui avait donné le change, car Laudon venait d'arriver le même jour à Cuben. Cela l'obligea de continuer sa marche, et il gagna encore le même

jour Sommerfeld. La cavalerie prussienne donna sur celle de Haddick, qui suivait Laudon, et qui fut poussée jusqu'à Guben. M. de Laudon partit le même jour pour gagner Francfort; le roi se campa à Nîmes, sur les bords de la Neisse. Vers la pointe du jour on aperçut deux colonnes qui venaient de Guben et qui filaient sur le chemin de Cottbus. La cavalerie passa d'abord la rivière; on engagea à la hâte une affaire d'arrière-garde, où le régiment de Wurzburg impérial, fort de 1300 hommes, fut entièrement fait prisonnier. Les hussards poursuivirent l'ennemi, et lui enlevèrent 600 caissons de vivres, dont toute l'escorte fut dispersée. Dans d'autres occasions ces avantages auraient pu avoir des suites; dans celle-ci c'était de la peine perdue, parce que le but de l'expédition était manqué, et qu'il n'était plus possible d'empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes à Francfort. Le roi se mit le lendemain en marche. M. de Wédel eut

Août. ordre de joindre l'armée à Mulrose, ce qui lui était facile depuis que les Russes avaient quitté Crossen, et qu'il n'avait plus personne en tête. Les troupes du roi prirent le chemin de Beeskow, d'où l'infanterie se rendit en droiture à Mulrose. Ce prince et sa cavalerie prirent par Neubruck, sur le canal qui communique de l'Oder à la Sprée. Il y trouva les ponts rompus, et sur l'autre bord les dragons de Lœwenstein, qui se préparaient à en disputer le passage. Ces obstacles n'étaient pas aussi considérables qu'ils le paraissaient. Ce canal est rempli de gués; la cavalerie prussienne les passa; elle fondit en même temps sur les dragons autrichiens postés

dans ces bois; ils furent défaits et poussés jusques aux faubourgs de Francfort. De-là le roi rejoignit son infanterie à Mulrose, amenant trois cents prisonniers que l'on avait faits du régiment de Lœwenstein. M. de Wédel y arriva le 4. M. de Finck, qui était demeuré aux environs de Torgau après le départ du prince Henri, inutile dans cette partie, et ne pouvant pas couvrir seul la Saxe avec les dix mille hommes qu'il commandait, reçut également ordre de joindre l'armée. Le roi rassemblait le plus de forces qu'il pouvait, parce qu'il était obligé de se dépêcher. Il fallait battre les Russes le plutôt qu'on pourrait en venir aux mains, pour accourir à temps à la défense de la Saxe, qui étant, aux places près, vide de troupes, laissait les chemins ouverts à l'armée de l'Empire, pour pénétrer jusqu'à Berlin si elle le voulait. Pour être donc plus à portée d'attaquer les Russes, l'armée quitta les environs de Mulrose, et prit un camp entre Lebus et Wulkow. Elle tira ses subsistances de Kustrin, et attendit l'arrivée de M. de Finck, qui vint le 10 dans ce camp. On fit les préparatifs nécessaires pour passer l'Oder entre Lebus et Kustrin. On se pressa d'autant plus d'exécuter ce projet, que M. de Had-dick venait d'occuper le camp de Mulrose, que les Prussiens avaient quitté. Ce général pouvait de-là se joindre à M. de Butturlin, ou il pouvait tenter une entreprise sur Berlin, s'il ne trouvait personne pour s'y opposer. Toutes ces choses pressaient le roi d'agir avec promptitude. L'armée passa l'Oder le 11 et vint se mettre en bataille vis-à-vis des Russes; s'étendant depuis Trétin où était la droite jusqu'à

Bischofsée où s'appuyait la gauche. La réserve de M. de Finck campa devant les lignes sur des hauteurs qui dérobaient aux Russes la connaissance des mouvemens que feraient les Prussiens. Un ruisseau bourbeux séparait les deux armées. M. de Solतिकow s'était campé à Kunerldorf; son aile droite s'appuyait sur une petite élévation, où les Russes avaient construit un fort en guise d'étoile; deux branches de retranchement, qui occupaient un terrain élevé, partaient de là et allaient aboutir au cimetière des Juifs, hauteur assez considérable proche de Francfort. La droite de ce camp, où était cette redoute en étoile, était dominée par une hauteur que M. de Finck occupait, et au-delà du ruisseau par une élévation que les gens du pays nomment la Pechstange. De la position où se trouvait l'armée du roi, il était impossible d'attaquer l'ennemi; il aurait fallu passer deux chaussées étroites, couvertes d'abatis et dont les Russes étaient maîtres; il aurait fallu déployer les brigades sous le feu de leurs petites armes, et attaquer un retranchement défendu par des batteries croisées. On trouva donc plus convenable de remonter le ruisseau. Après un détour d'un demi-mille, on arrive au pont qui est sur le chemin de Reppen; là se trouve un autre chemin qui mène par le bois à la hauteur de la Pechstange. Ces connaissances locales servirent de base aux dispositions que l'on fit pour la bataille qui s'engagea le lendemain. Le corps de M. de Finck fut destiné à soutenir, sur les hauteurs où il se trouvait, les batteries qu'on y dressa pendant la nuit, et qui pouvaient tirer à bout portant sur

l'étoile

l'étoile des Russes. Le lendemain l'armée prit le chemin de Reppen, et se forma dans les bois près de la Pechstange sur cinq lignes, dont les trois premières étaient d'infanterie et les deux dernières de cavalerie. Pendant ce temps-là M. de Finck faisait jouer ses batteries de toutes ses forces, feignant de vouloir passer les chaussées qu'il avait devant lui, ce qui fixa si bien l'attention de M. de Soltikow, que l'armée du roi gagna la lisière du bois sans qu'il s'en aperçût. On construisit aussi-tôt de grandes batteries sur deux monticules qui dominaient la droite des Russes. Cette partie de leur retranchement fut embrassée et entourée par les batteries des Prussiens, comme le peut être un polygone dans un siège en forme. Alors tout étant préparé, M. de Schenkendorf s'avança, sous la protection de 60 bouches à feu, contre ce fort, et l'emporta presque d'emblée. L'armée le suivit. Les deux branches du retranchement qui aboutissaient à ce point étant prises en flanc, ce ne fut qu'un massacre épouvantable de l'infanterie russe jusqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Prussiens eut quelque peine à emporter. Alors M. de Finck, que les attaques avaient déjà dépassé, déblaya ses digues, et se joignit aux autres troupes. On avait déjà pris sept redoutes, le cimetière et 180 canons; l'ennemi était en grande confusion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Wirttemberg cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Russes qui était dans des retranchemens au cimetière des Juifs. Il fut repoussé à la vérité, mais en même temps les

ennemis abandonnèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie prussienne, qui n'en était qu'à huit cents pas, fit un effort pour s'en saisir (qu'on voie à quoi tiennent les victoires), elle n'en était qu'à 150, lorsque M. Laudon s'apercevant de la faute que les Russes faisaient d'abandonner cette batterie, y arriva avec sa réserve et prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussi-tôt charger ce canon à mitrailles et le fit exécuter sur eux. Ce feu les déranga. Quoiqu'on renouvelât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. M. Laudon s'étant aperçu que la contenance des assaillans était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite et par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes; elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infanterie avait d'ailleurs déjà repassé les digues et était rentrée dans le camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, et il aurait été pris par les ennemis, si M. de Prittwitz ne les eût attaqués avec 100 hofards, pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin. Dans ce premier moment, la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des cosaques l'infanterie qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au-delà de mille pas avant qu'on parvint à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille; mais elle leur coûta cher: ils y

perdirent 24,000 hommes de leur aveu ; ils reprirent tous leurs canons et de plus 80 pièces des Prussiens, et firent 3,000 prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée 10,000 hommes, tant morts que prisonniers et blessés. Le roi, qui s'était flatté de remporter la victoire, avait ordonné à M. de Wunsch de se saisir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, et y avait fait 400 prisonniers ; mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville et de retourner à Reitwein, où l'armée se campa après avoir repassé l'Oder. L'on avait à peine rassemblé dix mille hommes le soir après l'action. Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes découragées, c'en était fait des Prussiens. Ils donnèrent au roi le temps de se remettre de ses pertes. Le lendemain l'armée se trouva forte de 18,000 combattans, et peu de jours après le nombre en montait à 28,000 têtes. On tira du canon des places ; on fit venir le corps qui jusqu'alors avait amusé les Suédois au bord de la Peene. Presque tous les généraux étaient blessés, ou avaient reçu des contusions ; enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre ; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce ; mais ils s'arrêtèrent, et au lieu d'agir avec vigueur, comme le cas le demandait, ils s'aplaudirent de leur succès et bénirent leur fortune : enfin le roi put respirer, et on lui laissa le loisir de pourvoir aux besoins les plus pressans de son armée. Toutefois, pour ne pas être injustes dans nos décisions, nous nous croyons obligés de rapporter ce qu'alléguait M. de Soltikow pour colorer son inac-

tion. Sur ce que le maréchal Daun le pressait de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit : „ J'en ai assez fait, Monsieur, cette année ; j'ai „ gagné deux batailles, qui content 27,000 hommes „ à la Russie ; j'attends, pour me mettre de nou- „ veau en action, que vous ayez remporté deux „ victoires à votre tour ; il n'est pas juste que les „ troupes de ma souveraine agissent toutes seules. ” Les Autrichiens n'obtinrent qu'avec peine de lui qu'il passât l'Oder à Francfort, et ce fut à condition que M. de Haddick demeurerait dans son poste de Mulrose. Ce mouvement des Russes fit changer de position au roi ; il marcha d'abord à Madelitz, puis à Furstenwalde, où il était maître du passage de la Sprée. C'était un objet important pour les circonstances présentes. Les troupes des cercles venaient de prendre Torgau et Wittenberg ; on avait à craindre qu'elles ne tentassent une entreprise sur Berlin, et on en appréhendait autant de M. de Haddick ; il n'avait qu'à longer la Sprée, qui lui servait à couvrir sa marche, tandis que M. de Soltikow aurait contenu l'armée du roi en s'avancant, et en s'approchant d'elle. Les affaires des Prussiens étaient si désespérées, qu'on aurait été bien embarrassé, dans le cas où l'on se trouvait, pour prendre un parti sage et conforme aux règles de l'art. Cependant, comme il fallait être préparé à tout événement, le roi résolu à sacrifier jusqu'au dernier homme, plutôt que de souffrir que l'ennemi s'emparât impunément de Berlin, se proposa de tomber sur le premier qui s'en approcherait, aimant mieux périr les armes à la main que d'être brûlé à petit feu. Ces embarras où

le roi se trouvait, furent encore augmentés par l'approche du maréchal Daun. Il était venu se camper à Triebel; il avait eu une conférence à Guben avec M. de Soltikow. Le prince Henri ne pouvait pas empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes, encore moins arrêter les détachemens qu'ils auraient voulu envoyer contre le roi; et lequel de ces partis que put choisir le maréchal Daun, il était également funeste. Cependant les affaires tournèrent mieux qu'on ne pouvait l'espérer, parce que tout le mal, comme tout le bien qu'on prévoyait, n'arrive point.

Depuis que le roi avait quitté la Silésie, les choses y avaient pris une nouvelle face. M. Deville se persuada que M. de Fouquet ne pourrait l'empêcher de pénétrer en Silésie; il ne tenta point à la vérité de forcer les gorges de Landshut, mais il prit le chemin de Friedland, où l'on n'avait pas jugé à propos de lui présenter des obstacles, par les raisons que nous allons voir. M. Deville descendit tranquillement dans les plaines de Schweidnitz; sur quoi M. de Fouquet établit des corps à Friedland et à Conradswalde, par où les Autrichiens étaient obligés de tirer leurs vivres. M. Deville manqua bientôt du nécessaire; il se vit forcé de retourner en Bohême, et attaqua le poste de Conradswalde, où il fut repoussé avec perte de 1300 hommes et de tout son bagage; prenant alors des chemins détournés, il se trouva heureux d'avoir regagné Braunau. Le maréchal Daun, de son côté, avait quitté Marcklissa et s'était porté sur Priebus. S. A. R., qui ne voulait pas le perdre de vue,

marcha à Sagan, d'où elle détacha M. de Ziethen à Sorau, pour observer de plus près l'ennemi. Le maréchal Daun, que les Russes pressaient d'agir, se proposa d'enlever ce corps, en faisant marcher deux colonnes à la droite et à la gauche des Prussiens, couvertes par de grands bois, et qui devaient se joindre à un défilé entre Sorau et Sagan, pour leur couper la retraite. Mais M. de Ziethen prévint le maréchal; il se replia à temps sur l'armée de S. A. R., sans faire de pertes. Le prince Henri n'était pas dans une situation à pouvoir rien entreprendre sur les Autrichiens; il convenait moins que jamais de hasarder une bataille, après en avoir perdu deux cette année. Son dessein étant toutefois d'éloigner le maréchal Daun des Russes et de l'électorat de Brandebourg, il jugea que le meilleur expédient, pour y réussir, serait de détruire les magasins que les ennemis avaient derrière eux. Il exécuta ce dessein avec toute la célérité et toute l'habileté possibles; il quitta Sagan et marcha par Lauban à Gœrlitz. M. Deville y était accouru en hâte: le prince ayant fait mine de l'attaquer, ce général autrichien, devenu timide depuis l'affaire de Conradswalde, se retira à Reichenbach. C'était ce que le prince désirait, et il fit partir sur le champ un corps pour la Bohême, qui ruina, à Bœhmisch-Friedland, le magasin des ennemis. Un autre détachement se rendit par Zittau à Gabel, fit prisonniers 600 hommes qui s'y trouvaient en garnison, et détruisit le considérable amas que les Autrichiens y avaient accumulé. L'heureux succès de cette expédition fit rétrogarder le maréchal Daun; si alors la

ville de Dresde ne se fût pas rendue, les Impériaux se trouvaient forcés de retourner en Bohême; mais la réduction de cette capitale les mettant en possession des grands magasins que les Prussiens y avaient, leur permit de s'établir à Bautzen.

Le départ de l'armée autrichienne, la disette de fourrage que les Russes commençaient à sentir, leur fit abandonner leur position de Francfort; ils marchèrent en Lusace et se campèrent à Lieberose. L'armée du roi les suivit par Beeskow; de-là elle s'avança sur Waldau. M. de Haddick, qui était en marche pour s'y rendre, se replia à l'approche des Prussiens, de sorte que le roi y prit une position avantageuse derrière des marais, d'où il coupait aux Russes les subsistances qui devaient leur être livrées de Lubben et des lieux circonvoisins. Dresde était assiégé alors, sans cependant qu'il y eût de tranchée ouverte. Sa Majesté y envoya un détachement aux ordres du général Wunsch. Cet habile officier surprit Torgau en chemin, et il arriva devant Dresde le jour que M. de Schmettau en signait la capitulation. Il ferait, je pense, superflu de critiquer la conduite d'un homme qui rend une place sans qu'il y ait ni tranchée ouverte, ni brèche. M. de Wunsch ne trouvant plus rien à faire de ce côté-là, se replia sur Torgau; les troupes de l'Empire étaient venues pour reprendre cette ville. Wunsch passe l'Elbe avec une poignée de monde, se glisse dans les vignes, de-là il fond sur les troupes des cercles, les bat, leur enlève tout leur camp et les met en déroute. Sur cette nouvelle, le roi y envoya M. de Finck avec un renfort de 10

bataillons et de 20 escadrons, et ces deux corps joints ensemble s'avancèrent jusqu'à Meissen. Ces petits contretemps firent rappeler M. de Haddick de l'armée des Russes; il traversa la Lusace, passa l'Elbe à Dresde, et joint aux troupes des cercles, il marcha droit à M. de Finck. Une partie des Autrichiens attaqua M. de Wunsch posté à Siebeneichen près de Meissen; le gros de la troupe passa la Tripsche à Munzich, et se présenta sur le flanc droit de M. de Finck. Ce général ne balança point; il attaqua les ennemis, les battit, leur prit du canon et 600 prisonniers. M. de Wunsch ne resta pas en arrière; il repoussa également avec perte ceux qui étaient venus l'assaillir, et M. de Haddick fut obligé de s'enfuir à Dresde.

- Sept. Pendant que M. de Finck faisait des progrès en Saxe, M. de Soltikow prenait le chemin de la Silésie par Sommerfeld et Christiansstadt. Il fallait le prévenir, pour qu'il ne ruinât pas tout le plat pays, et qu'il ne mît pas le siège devant quelque place. Par ces raisons le roi se porta sur Sagan, où il pensa rencontrer 4 régimens autrichiens que M. Campitelli
21. menait au secours des Russes. A Sagan il regagna la communication avec le prince Henri, auquel il fit part des avantages que M. de Finck venait de remporter; il lui demanda quelques renforts, pour remplacer une partie des détachemens qu'il avait faits pour la Saxe et contre les Suédois, et le chargea en même temps de gagner l'Elbe, pour joindre M. de Finck, afin qu'il pût tenter tous les moyens possibles de reprendre Dresde. Le roi de son côté marcha à Neustædtel, où il prévint les Russes. M.

de Soltikow en voulait à Glogau; il se proposait d'occuper les hauteurs de Baune. Le roi le prévint encore; les colonnes de l'armée ennemie, qui virent la place occupée, s'arrêtèrent à Beuthen, sans cependant dresser leurs tentes. Cela fit présumer qu'ils avaient intention d'attaquer les Prussiens le jour suivant, et ils passèrent la nuit au bivouac. Les généraux des ennemis parurent dès la pointe du jour, pour faire une reconnaissance. Le roi avait à peine 20,000 hommes dans son camp; les troupes à la vérité se trouvaient bien postées, mais battues deux fois par les Russes, elles en avaient la mémoire encore récente. Les généraux ennemis n'entrèrent pas dans ces considérations; ils se retirèrent à leur armée, et bientôt les tentes furent dressées. Le prince Henri et M. de Fouquet ayant, chacun de son côté, envoyé quelque renfort au roi, ces troupes arrivèrent le lendemain de cette reconnaissance, et furent postées à Linkersdorf sur les bords de l'Oder, où elles se retranchèrent. Les deux armées demeurèrent assez tranquillement dans cette situation. Cependant le corps des Autrichiens se trouvait campé à un demi-mille de l'armée russe; on pouvait d'autant plus facilement battre ces troupes, avant que M. Soltikow fût en état de leur donner du secours, qu'elles n'étaient point appuyées du tout; cela fit naître l'envie de l'entreprendre. Le roi y marcha la nuit du premier d'octobre; il y trouva le camp vide; il n'y prit que des traîneurs, qui déposèrent que la nuit même toute l'armée avait passé l'Oder à Carolath. On s'approcha de ce fleuve, où l'on entendit une canonnade très-vive, et l'on

24.

Octobre.

fut extrêmement surpris de voir que ce feu partait de l'arrière-garde des Russes, qui, à grands coups de canons, détruisait le pont sur lequel ils avaient passé le fleuve. Par ce mouvement, la rive gauche de l'Oder était mise en sureté; mais comme il fallait couvrir la droite, le roi fit marcher l'armée à Glogau. Dix bataillons et 30 escadrons y passèrent l'Oder, et se postèrent sur une hauteur, pour couvrir la place; le gros des troupes se campa proche des ouvrages. M. de Soltikow prit une position à Kutlau; il y eut tous les jours des escarmouches entre les hussards et les cosaques, où les Prussiens eurent l'avantage. Toutefois comme la rapidité de la marche du roi avait fait manquer le coup que les Russes avaient prémédité, ils quittèrent les environs de Glogau, et prirent le chemin de Gurau qui mène à Freystadt. On canonna une de leurs colonnes, qui passa près du retranchement prussien; on harcela même leur arrière-garde, tandis que le gros de l'armée du roi décampait et prenait le chemin de Kœben. Comme on manquait de pontons pour passer l'Oder, on y suppléa par des chevalets, et l'armée du roi s'étant rendue à l'autre bord de ce fleuve, prit derrière la Bartsch, rivière à bords marécageux, une position par laquelle elle couvrait toute la basse Silésie. M. de Dierecke, qui avait la gauche, occupait une digue de l'Oder, et ce moulin que M. de Schulenburg rendit autrefois célèbre par la retraite qu'il fit devant Charles XII. Le gros des troupes s'étendait dans les bois de Sophienthal; sur la droite un détachement tenait un poste sur la Bartsch, d'où il était à portée de prévenir les ennemis, au cas qu'ils marchassent sur Herrenstadt.

Cette position était très-bonne et très-sûre , quoique fort étendue ; deux digues , passages uniques sur la Bartsch , étaient occupées par les Prussiens et bien retranchées. Les Russes , outrés de ce que tous leurs desseins étaient dérangés , brûlèrent la ville de Gurau et les villages des environs , et ayant saccagé tout ce pays , marchèrent à Herrenstadt , où ils furent encore prévenus. Pour s'en venger , ils réduisirent la ville en cendres à force d'y jeter des grenades royales ; néanmoins , comme ils étaient extrêmement resserrés dans le terrain qu'ils occupaient , et que l'eau même leur manquait , ils furent contraints d'abandonner la Silésie. Le roi fut alors atteint d'un fort accès de goutte , et comme les opérations contre les Russes étaient finies , il se fit transporter à Glogau. Quoique l'on fût débarrassé des Russes pour cette année , il restait encore à craindre que M. Laudon , à son retour , ne formât quelque entreprise contre la Silésie. Pour veiller à ses démarches , le roi donna des ordres à M. de Fouquet , en conséquence desquels il quitta son poste de Landshut , et côtoya les Autrichiens depuis Trachenberg jusqu'à Ratibor , ce qui obligea M. Laudon à passer par Cracovie , et de-là par la principauté de Teschen , pour regagner Olmutz.

L'armée du roi n'étant pas nécessaire en Silésie , prit , sous les ordres de M. de Hullen , la route de la Saxe. Pour renouer le fil de tant de divers événemens , nous reprendrons à présent la suite des opérations du prince Henri en Lusace. Nous avons laissé S. A. R. à Gœrlitz. Le maréchal Daun s'était

24 sept

mais le prince parut la nuit; il passa par Rothenbourg, et donna le lendemain sur le corps de M. Vehla, posté à Hoyerswerda. Ce général, qui se croyait à l'abri de toute attaque, fut soudain enveloppé par la cavalerie prussienne; elle enfonça son infanterie, et le fit prisonnier avec 1500 croates, qui faisaient la principale force de son détachement. Il avait reçu la veille de son malheur une lettre du maréchal Daun, qui lui marquait qu'il pouvait être sans inquiétude, et assuré que le maréchal lui tiendrait bon compte du prince Henri. Après cette expédition S. A. R. dirigea sa marche sur Elsterwerda. Le bien des affaires aurait demandé que les Prussiens se joignissent immédiatement à Neissen; mais le pont de l'Elbe était détruit, et l'on manquait de moyens pour le rétablir si vite; ce qui fut cause que le prince passa l'Elbe à Torgau. Le maréchal Daun passait l'Elbe en même temps à Dresde; il s'avança vers Meissen; M. de Finck, trop faible pour lui résister, se replia sur Torgau, où il se joignit à S. A. R. Les Prussiens prirent le 4 la position de Strehla; les Autrichiens s'avancèrent sur eux et se campèrent entre Rieffa et Oschatz, s'étendant par des détachemens à Dahlen, Hubersbourg et Grimma. Le prince avait placé un corps à la montagne de Schilda, qui fut obligé de se replier dans les forêts de Torgau. Cela lui donna des appréhensions pour ses derrières, et il fit marcher l'armée à Torgau pour couvrir le dépôt de ses subsistances. Le maréchal Daun suivit immédiatement le prince jusqu'à Belgern. Si celui-ci n'avait pas à craindre pour sa position, qui était assez bonne, il

Octobre.

16.

avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui se passait à sa droite; il envoya pour cet effet M. de Rébentisch à Duben, pour observer ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le dessein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp de S. A. R., et il détacha le duc d'Aremberg à Domitsch avec 26 bataillons et 6 régimens de cavalerie. Le prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis, et sur ce qu'on le jugea d'un abord difficile, il envoya M. de Wunsch avec un détachement pour renforcer M. de Rébentisch. Wunsch passa l'Elbe à Torgau, le repassa à Wittenberg, et joignit M. de Rébentisch à Bitterfeld, où il s'était retiré. Le prince, importuné du voisinage du duc d'Aremberg, qui s'était mis sur son flanc, partit de son camp à la tête de 15 bataillons et d'autant d'escadrons. Il arriva à Pretsch précisément lorsque l'ennemi se mettait en marche pour Duben. Alors le duc d'Aremberg fut attaqué en même temps par S. A. R. et par M. de Rébentisch. L'arrière-garde des Impériaux, forte de 1500 hommes, fut prise avec le général Gemmingen, qui la commandait. Cet échec ayant ébranlé la constance des Autrichiens, le maréchal Daun se replia le 4 de novembre derrière la Ketzerbach, où il prit une position entre Zehren et Lomatsch; et le prince Henri s'avança à Hernstein, où il fut joint par M. de Hulsen. La maladie du roi, qui l'avait retenu quelque temps à Glogau, l'empêcha d'arriver avant le 13 dans ce camp. Il avait traversé la Lusace avec une escorte de 800 hommes; cependant sa faiblesse, qui était encore grande, ne lui permettait pas d'agir. Le

Novembre

prince avait détaché M. de Finck sur Nossen, par où il tournait la position de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point, il quitta la Ketzerbach, et se campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. M. de Wédel se porta aussi-tôt en avant; il s'empara de Meissen et maltraita beaucoup, dans sa retraite, l'arrière-garde des Impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, et M. de Dierecke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec son détachement, se porta sur Zehaila. Les Prussiens firent le lendemain un mouvement sur Wilsdruf, et M. de Ziethen s'avancant à Kesselsdorf, pouvait observer l'ennemi de plus près.

Les malheurs qu'avait essuyés le roi dans cette campagne, auraient été réparés en partie en reprenant Dresde. On avait cet objet d'autant plus à cœur, que Dresde assurait les quartiers d'hiver, et donnait aux Autrichiens une jalousie perpétuelle pour la Bohême. La position du maréchal Daun étant inexpugnable, tant à cause des rochers escarpés qui défendaient sa gauche, que par les inondations qui couvraient sa droite, il ne restait d'expédient pour parvenir à son but, que celui de tourner l'ennemi par des détachemens, qui, en mettant des obstacles à ses convois de vivres, et en facilitant quelques incursions dans la Bohême, l'obligeraient d'abandonner Dresde. M. de Finck fut détaché à Freyberg pour remplir ces vues, d'où il s'avança sur Dippoldiswalda, puis se porta à Maxen; il poussa même M. de Wunsch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'Empire, qui ignorait apparemment que les Prussiens fussent

dans cette contrée, s'avança imprudemment, se fit battre et perdit 400 hommes. M. de Kleist entra en même temps avec ses houfards en Bohême; il fit des ravages vers Tœplitz, Dux et Aussig, d'où il ramena quantité de prisonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces insultes, et sur-tout la position que M. de Finck avait prise. Il détacha M. Brentano à Dippoldiswalda; c'était le signal auquel M. de Finck devait se retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de se replier à l'approche de ceux qui lui seraient supérieurs. Il se fia mal à propos à son poste, qui aurait été passable, s'il avait eu assez de monde pour l'occuper; mais sa sécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes de son infanterie, et il confia une des principales aux houfards de Gersdorf, comme si la cavalerie était faite pour défendre des postes. Le maréchal Daun, qui se trouvait en sûreté sur son escarpement du Windberg et derrière son inondation de la Friederichstadt, détacha 40,000 hommes pour attaquer le corps des Prussiens qui était si mal posté à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement; mais ayant appris que le corps de Brentano avait marché à Dippoldiswalda, il envoya M. de Hulsen avec 8,000 hommes, pour en déloger l'ennemi, et pour assurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. A peine M. de Hulsen fut-il à Dippoldiswalda qu'il apprit la catastrophe qui venait d'arriver. M. de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens; quelques coups de canon délogèrent M. de Gersdorf

du poste qu'il devait défendre; l'infanterie de l'ennemi s'en faisit. Elle y établit du canon; de-là elle travailla sur le flanc de M. de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait son front. Quelques régimens de l'infanterie prussienne firent mal leur devoir; l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occupaient: la cavalerie prussienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées; elle fut repoussée à plusieurs reprises. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui séparait la ligne de M. Finck. Cela mit du désordre dans les troupes; la confusion gagna le reste du corps; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient ils courent à Dohna, où M. de Wunsch venait de repousser l'armée de l'Empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux prussiens eussent conservé l'ombre de jugement après le désastre qui venait de leur arriver, ils se seraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils se trouvaient; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashutte, qui mène par Frauenberg à Freyberg; si ce chemin, qui leur était connu, leur paraissait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à passer par Gieshubel en Bohême, d'où ils pouvaient regagner la Saxe, soit par Einsiedel, soit par Asch, soit par le Basberg. Mais leur défaite les avait accablés au point, qu'excepté M. de Wunsch, tous les autres avaient perdu la tramontane. Le maréchal Daun les entoura le lendemain. M. de Wunsch voulut percer avec la cavalerie; M. de Finck et ses collègues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hostilité. Ces généraux

généraux eurent la faiblesse de capituler avec l'ennemi, et de mettre les armes bas. Le corps qui se rendit si honteusement, était fort de 16 bataillons et de 35 escadrons. Sur la nouvelle humiliante de cette funeste affaire, M. de Hullen se retira de Dippoldiswalda à Freyberg, où il fut joint par les houlfards de Kleist qui revenaient de leur expédition de Bohème. Le maréchal Daun, fier de ses succès, s'avança quelques jours après à la tête de son avant-garde, jusqu'aux postes avancés de l'armée du roi. Il voulut éprouver la contenance des Prussiens; il vit l'armée en bataille, bien postée, et bien disposée à le recevoir, s'il avait voulu en venir aux mains avec elle. Cette reconnaissance donna lieu à une canonnade assez vive, après laquelle les Autrichiens retournèrent dans leur camp. Le roi se rendit quelque temps après à Freyberg, où il mena un renfort à M. de Hullen, et il y prit des arrangements pour la sûreté des troupes. Il y trouva une bonne position pour le corps qui devait y rester. La Mulde, qui coule entre des rochers escarpés, en couvre le front. Il n'y a que trois passages sur cette rivière; ce sont des ponts de pierre, derrière lesquels on établit de gros postes d'infanterie, et pour multiplier les difficultés, on chargea ces ponts de fagots, en y laissant un passage où un homme à cheval pouvait passer pour aller à la découverte; ces fagots étaient mêlés de matières combustibles, qu'on devait enflammer aussi tôt que l'ennemi paraîtrait, de sorte qu'il était impossible de passer. Les Autrichiens, enflés de leurs avantages, commençaient à se croire invincibles. M. de Maquire, qui commandait à Dippoldiswalda, Décembre.

vint avec 16,000 hommes, bagage et tout ce qui suit une troupe qui, en temps de paix, change de garnison, pour s'établir à Freyberg; il crut que les Prussiens n'attendraient pas sa présence, mais qu'ils se retireraient d'abord. Sa supposition était fondée sur quelques mouvemens que M. de Beck avait commission de faire du côté de Torgau; mais le roi y avait pourvu; il avait déjà envoyé des troupes pour la défense de la ville. D'ailleurs cette démonstration ne pouvait guères causer d'inquiétudes, parce que M. de Beck paraissait à la rive droite de l'Elbe, que Torgau est situé à la gauche, et par conséquent ne saurait être pris qu'en l'assiégeant de ce côté-là. M. de Maquire en fut pour sa marche; il trouva les Prussiens en bataille, qui bordaient la Mulde; il essuya quelques volées de canon, et retourna à Dippoldiswalda, où il établit son quartier.

Quelque rude que fût la saison, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour résister aux injures du temps; tant l'inflexibilité et l'opiniâtreté, pour ne pas céder un pouce de terrain, étaient grandes des deux côtés. Les Prussiens avaient un poste à Zehaila, comme nous l'avons dit. Ce détachement avait été jusqu'alors en sûreté par un pont de communication qu'il avait sur l'Elbe; une gelée subite qui survint, obligea de le lever, et la rivière chariait des glaces sans être encore prise. M. de Beck saisit ce moment pour attaquer les Prussiens avec un corps nombreux. M. de Dierecke fit repasser à Meissen sa cavalerie et la moitié de son infanterie; il n'eut pas le temps de sauver le reste. M. de Beck

tomba sur lui avec toutes ses forces, et après un combat sanglant, ce brave général et trois bataillons furent faits prisonniers par les Autrichiens. Ce fut-là la dernière infortune que les Prussiens essuyèrent cette année.

Tant de contretemps et de revers n'empêchèrent pas le roi de faire de nouveaux projets pour expulser les Autrichiens de la Saxe. Il demanda au prince Ferdinand de Brunswic quelques secours, et le prince héréditaire arriva sur la fin de décembre à Freyberg avec un corps de 12,000 hommes. Le roi laissa ces troupes derrière la Mulde pour défendre ses derrières, et marcha droit à Dippoldiswalda avec les Prussiens. Il délogea tous les détachemens de l'ennemi des bords de la Wilde-Weistritz, de Preischendorf et de Frauenberg, où il fit cantonner ses troupes. Sur ce mouvement, le maréchal Daun envoya des secours à Dippoldiswalda, où M. de Maquire fit des retranchemens et des batteries. Si l'on veut attaquer ce poste de front, on ne peut y arriver que par un chemin étroit, creusé dans le roc, et qu'entilaient deux batteries de l'ennemi. Cela est impraticable; aussi n'y pensa-t-on point. Restent deux chemins pour tourner ce poste; l'un va par Ramnau à Pössendorf; c'est sans contredit celui dont on se serait servi, si l'ennemi n'avait eu la précaution de placer 8 bataillons au défilé qu'il fallait franchir pour gagner la hauteur. Le dernier chemin est celui qui mène par Glashutte. C'est un défilé d'un mille de longueur, qui passe par les gorges des montagnes, et qui aboutit aux pieds d'un rocher où M. de Maquire avait placé sa gauche. Ce chemin était comblé par la neige qui,

Janvier.
1760.

en se détachant des cimes, s'y était accumulée. Le canon ne pouvait y passer ; à peine l'infanterie même l'aurait-elle franchi, quand il n'y aurait point eu d'ennemi pour le défendre. Après avoir bien examiné le terrain et discuté la chose, on se convainquit de l'impossibilité de tenter de nouvelles entreprises contre les Autrichiens dans une saison aussi fâcheuse. On enleva donc tous les fourrages des environs, on consuma tous les vivres, pour que l'ennemi ne pût y tenir de gros corps pendant l'hiver ; après cela le roi se rendit à Freyberg. L'armée de Wilsdruf entra dans des cantonnemens resserrés dans les villages les plus voisins de son camp ; cependant les tentes demeurèrent tendues, et 6 bataillons, qu'on relevait, y faisaient journellement la garde. Les Autrichiens agissaient de même dans leur camp de Plauen, et c'est peut-être le premier exemple parmi les modernes, que deux armées aussi proches l'une de l'autre aient tenu la campagne durant un hiver aussi rigoureux. Sur la fin de janvier le prince héréditaire, ne trouvant plus de lauriers à moissonner en Saxe, retourna en Westphalie rejoindre l'armée des alliés.

Après avoir exposé les événemens principaux de cette funeste campagne, il nous reste à dire deux mots de ce que les Suédois entreprirent en Poméranie, et dans la Marche uckerane. Tant qu'on avait eu des troupes à leur opposer, on les avait facilement contenus. Leurs arrangemens étaient si imparfaits, qu'ils n'avaient ni boulangerie, ni caissons pour le pain et la farine, et qu'ils ne subsistaient que par les livraisons qu'ils tiraient des contrées où ils se trouvaient les plus forts. De cette

négligence pour les mesures les plus indispensables de la guerre, résultaient les plus grands inconvéniens pour les opérations de ces troupes; de sorte que les généraux prussiens qu'on opposait aux Suédois, ne travaillaient qu'à déranger leurs livraisons, ce qui obligeait ces ennemis, qui ne vivaient qu'au jour la journée, à rétrograder incessamment lorsque les subsistances leur manquaient, et à se rapprocher de leurs frontières. Au commencement de cette année, immédiatement après le départ du comte Dohna, M. de Manteufel fut chargé du commandement contre les Suédois, et quoiqu'il n'eût que peu de troupes sous ses ordres, il se soutint jusqu'au mois de septembre, où les malheurs de la journée de Kunersdorf obligèrent le roi à le rappeler, pour qu'il joignît son armée. L'époque du départ de ce détachement fut celle des progrès des Suédois. Ils occupèrent d'abord Anciam, Demmin et Ucker-munde. Le comte Fersen, qui les commandait cette année, s'embarquant à Stralsund à la tête de 3,000 hommes, passa dans l'île d'Usedom. Il attaqua la ville de Swinemunde, défendue par des miliciens. La garnison se retira dans l'île de Wollin, mais la ville fut prise; la Swinemunder-Schanze se rendit peu après aux Suédois. Une poignée de hussards provinciaux qui se trouvèrent à Stetin, furent envoyés par le prince de Bévern à Pasewalk, où les Suédois avaient un poste. L'officier qui les conduisait, nommé Stulpnagel, les surprit, et en fit deux cents prisonniers; les Prussiens, qui les avaient pris, n'étaient pas aussi forts. M. de Fersen passa tout de suite dans l'île de Wollin, et prit, avec 600 mili-

ciens qui la défendaient, la ville qui porte ce nom. Les Suédois reprirent de nouveau possession de Prenzlau ; mais comme en ce temps-là le roi était entré en Lusace, il détacha M. de Manteufel avec des convalescens de la bataille de Künersdorf fortis des hôpitaux de Stetin ; il y ajouta les volontaires de Hordt, les dragons de Meinicke et les hofbards de Belling. Ce corps formidable changea d'abord la face des affaires dans cette contrée. M. de Manteufel détacha aussi-tôt quelques centaines d'hommes à dos de l'ennemi, qui prirent la garnison et la caisse militaire que les Suédois avaient à Demmin. L'armée suédoise se retira tout de suite ; elle repassa la Peene à Anclam, et établit ses quartiers dans la Poméranie suédoise, où M. de Manteufel lui donna différentes alarmes par les hofbards de Belling, qui jouèrent le grand rôle sur ce petit théâtre. Les Suédois, fatigués des fréquentes alertes des Prussiens, tentèrent de surprendre la ville d'Anclam ; ils attaquèrent de nuit le faubourg ; un bataillon franc, qui devait le défendre, fut mis en désordre. M. de Manteufel, qui était dans la ville, accourut ; l'obscurité était si grande que, voulant aller au bataillon franc, il donna dans une troupe de Suédois, qui le firent prisonnier ; mais la garnison prussienne, non contente de repousser les Suédois, fit sur eux 150 prisonniers. Ce fut-là le dernier événement de cette année en Poméranie.

Ainsi après une campagne aussi fatale aux armes du roi, ce prince se trouvait encore en possession de tout le terrain qu'il avait occupé l'hiver précédent, à l'exception de Dresde et du fort de Peena-

mûnde. M. de Fouquet , qui avait escorté M. Laudon en Moravie , était retourné à Landshut. L'armée prussienne de Saxe s'étendait depuis Wilsdruf jusqu'à Zwickau. Un corps de cavalerie se tenait à Gofsdorf , pour couvrir Torgau et l'électorat de Brandebourg , et après une si longue suite de revers , les choses étaient encore dans un état plus supportable qu'on ne devait s'y attendre. Le régiment des carabiniers , à Zeitz , perdit à la vérité 150 hommes par une surprise ; mais l'hiver donna le temps de réparer cette perte ; et dans cette position que nous venons de décrire , les armées attendirent de part et d'autre l'approche du printemps , pour remettre à la fortune la décision de leurs intérêts.

CHAPITRE XI.

De l'hiver de 1759 à 1760.

IL arriva cette année un événement qui aurait dû produire de grands changemens en Europe , et qui n'en produisit point. Le roi d'Espagne mourut sans laisser de lignée. Son royaume retombait de droit à son frère don Carlos , roi de Naples : jusques-là il n'y avait ni dispute , ni contrariété ; mais il y en pouvait avoir pour la succession du royaume de Naples. Les Français , les Autrichiens , les Anglais avaient stipulé par la paix d'Aix-la-Chapelle , sans que les rois d'Espagne et de Naples eussent été consultés , qu'après que don Carlos aurait succédé